

Réponses aux questions portant sur les textes présents pages 44, 46 et 50 du manuel HLP Terminale.

Texte de Colette, *Claudine à l'école*, 1900.

1. Les filles apprenaient la couture (broderie, tricot...) alors que les garçons apprenaient la menuiserie ou encore la sculpture.
2. Le texte est composé de nombreuses énumérations (l. 5-6, l. 6 à 11, l. 13 à 16, l. 20 à 24). Ces énumérations donnent l'impression que garçons et filles veulent montrer à tout prix l'étendue de leurs talents aux parents, aux représentants de l'autre sexe. Mais ces énumérations suggèrent surtout que les élèves ont passé beaucoup de temps sur ces créations au détriment de l'apprentissage d'autres matières telles que la lecture, l'écriture ou l'arithmétique.
3. Colette emploie un ton ironique. D'abord, elle utilise une hyperbole destinée à exagérer l'attraction que suscitent ces travaux : « la ville entière vient admirer nos travaux exposés » (l. 4-5). Colette se moque, par l'usage d'un oxymore, de « ces grandes petites filles » (l. 11) qui exposent la lingerie qu'elles ont créée. La lingerie évoque la féminité, la sensualité et n'est pas associée normalement aux petites filles. Surtout, la lingerie est intime, normalement elle ne s'expose pas. La fin du texte souligne ironiquement le décalage entre les prétentions de l'instituteur et le résultat réel du travail des garçons : « des moulages en terre glaise – joie de l'instituteur, qui baptise cette salle "Section de sculpture",» modestement – des moulages, dis-je, qui ont la prétention de reproduire des frises du Parthénon et autres bas-reliefs, noyés, empâtés, piteux » (l. 24-27). La joie de l'instituteur contraste ici avec les trois adjectifs péjoratifs qui ferment l'extrait en qualifiant le travail des garçons. Le mot « merveilles » qui désignait les travaux des garçons à la ligne 20 est donc ironique.
4. Les travaux réalisés par les élèves sont stéréotypés : ils sont destinés à préparer les filles et les garçons aux tâches qu'ils auront à accomplir dans leur vie d'adulte, soit professionnellement, soit dans leur mariage. Cet enseignement enferme chaque sexe dans son rôle puisqu'on ne permet pas aux garçons d'apprendre la couture ni aux filles la menuiserie. Cet enseignement véhicule des clichés.

Vers le bac Interprétation.

Le recul de Colette sur ses souvenirs d'école se traduit par le ton ironique qui domine dans le texte. L'autrice exagère le nombre, la diversité et la qualité de ces travaux pour dénoncer implicitement l'importance que l'école et la société y accordaient au détriment d'autres matières. Elle dit en effet que « la ville entière » se déplace, on entend les visiteurs s'extasier : « ma chère ! c'est le plus difficile » (l. 21). Elle s'amuse de la situation de jeunes filles qui exposent aux yeux de tous des dessous. Elle se moque des résultats peu satisfaisants du travail des garçons que tous viennent pourtant admirer. Les termes techniques qu'elle emploie, surtout dans le domaine de la couture, montrent que les élèves maîtrisent ce vocabulaire, mais c'est un vocabulaire très spécifique dont l'apprentissage est préféré à celui de la culture générale qu'est censée apporter l'école.

Colette se moque aussi des termes employés dans l'enseignement : « l'exposition des ouvrages de main ! (Est-ce que les ouvrages peuvent être autres que "de main" ? Je n'en connais pas de "pied") » (l. 2 à 4), « – joie de l'instituteur, qui baptise cette salle "Section de sculpture" modestement » (l. 24-25). On voit que, dans ces deux exemples, le recul critique s'exprime par les parenthèses ou les tirets, de même valeur.

Texte de Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, 1782.

1. Plusieurs points de vue peuvent être exprimés tant qu'ils sont justifiés. L'héroïne peut paraître sympathique car elle s'est formée toute seule et a obtenu de bons résultats grâce à des qualités telles que son sens de l'observation, sa volonté. On peut admirer ses efforts pour parvenir à son but. Certains de ses objectifs attirent notre sympathie : « je n'avais à moi que ma pensée, et je m'indignais qu'on pût me la ravir ou me la surprendre contre ma volonté » (l. 24-25). Elle veut se défendre, se protéger

contre le pouvoir des hommes. Mais elle apparaît comme une manipulatrice, ce qui peut la rendre antipathique.

2. La répétition fréquente du pronom personnel « je » souvent associé à des verbes qui expriment l'étude ou l'effort montrent qu'elle est autodidacte : « j'ai su en profiter pour observer et réfléchir » (l. 3-4), « je recueillais avec soin » (l. 7), « j'essayai de guider » (l. 12-13), « je tâchai de régler » (l. 16-17), « Je me suis travaillée avec le même soin » (l. 21). Sa fierté se lit dans la manière dont elle met les résultats obtenus en valeur : « j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que depuis vous avez loué si souvent » (l. 13 à 15), « C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné. » (l. 22-23) Elle fait de son interlocuteur le témoin privilégié et admiratif de ses résultats. À la fin de l'extrait, insistant sur son jeune âge, elle se met sur un pied d'égalité avec les hommes les plus manipulateurs « les politiques » (l. 30) et annonce même qu'elle va les surpasser.

3. La marquise de Merteuil sait « dissimuler » (l. 10), c'est-à-dire qu'elle est capable de cacher ce qui l'intéresse vraiment. Elle sait également simuler : non seulement elle ne montre pas ce qu'elle ressent, mais elle est capable d'afficher sur son visage un sentiment contraire à celui qu'elle ressent. L'héroïne est donc une manipulatrice : cela va lui permettre de ne pas être soumise aux hommes, de garder une indépendance par rapport à eux et de les manipuler à sa guise pour obtenir ce qu'elle veut.

Vers le bac Interprétation.

Cet autoportrait dénonce la difficulté d'être une femme au XVIII^e siècle, même dans un milieu aristocratique, donc aisé et cultivé. Il dénonce notamment la passivité, la réserve imposées aux jeunes filles : « Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction » (l. 1 à 3). « je n'avais à moi que ma pensée, et je m'indignais qu'on pût me la ravir ou me la surprendre contre ma volonté » (l. 24-25) : la tournure restrictive dénonce ici le fait que les femmes ne possèdent rien, sinon leurs pensées, et encore les hommes cherchent-ils à les contrôler.

Cette dénonciation est toutefois implicite : c'est un homme, Laclos, qui fait parler une femme fictive dans une lettre autobiographique. À travers ce qu'elle raconte de sa vie, de la manière dont elle s'est armée, on comprend que la condition des femmes était difficile à cette époque. Cette condition difficile est la cause de ce qu'a fait la marquise et de ce qu'elle est devenue.

Mais pour acquérir une forme d'indépendance et d'égalité vis-à-vis des hommes, la marquise n'a d'autres choix que de passer par des moyens peu louables tels que la dissimulation ou la manipulation. Moralité et respectabilité ne paraissent pas compatibles avec cette égalité, ce qui complique encore la condition des femmes.

Texte de Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, 1929.

Le temps majoritairement employé est l'imparfait. Woolf décrit une situation qui a perduré « jusqu'au début du XIX^e siècle » (l. 12-13).

2. Virginia Woolf dit que les femmes n'avaient pas de pièce pour s'isoler et étaient continuellement interrompues. Elles n'avaient pas d'indépendance ni de temps pour elles. Pour dénoncer cette situation, elle prend l'exemple de femmes célèbres, notamment de l'écrivaine Jane Austen, elle cite, entre guillemets, des propos de femmes ou de proches de femmes (le neveu de Jane Austen) qui affirment que leurs conditions sont difficiles.

3. Si les femmes ne pouvaient pas être tranquilles pour créer, il est logique qu'il y ait eu pendant longtemps plus d'auteurs masculins que féminins. « les difficultés, pensais-je, étaient infiniment plus terribles quand il s'agissait de femmes », affirme l'autrice (l. 4 à 6).

Vers le bac Interprétation.

Dans la première phrase, l'autrice commence par poser les conditions de la création intellectuelle : il faut de l'argent et une pièce à soi. Elle montre ensuite que ces conditions n'ont pendant très longtemps

pas été réunies, utilisant l'imparfait d'habitude pour exposer la situation passée des femmes. Les femmes ne pouvaient pas s'isoler et étaient constamment dérangées. Pour confirmer ces difficultés, elle utilise un argument d'autorité, citant Miss Nightingale, une infirmière célèbre.

Virginia Woolf affirme que ces conditions nuisent à la concentration nécessaire à l'écriture d'une œuvre littéraire.

Elle développe ensuite l'exemple de Jane Austen, s'appuyant encore une fois sur une citation, celle du neveu de Jane Austen. L'intérêt de cette citation est qu'elle est celle d'un homme qui souligne le mérite de l'écrivaine qui a su créer dans ces conditions difficiles.